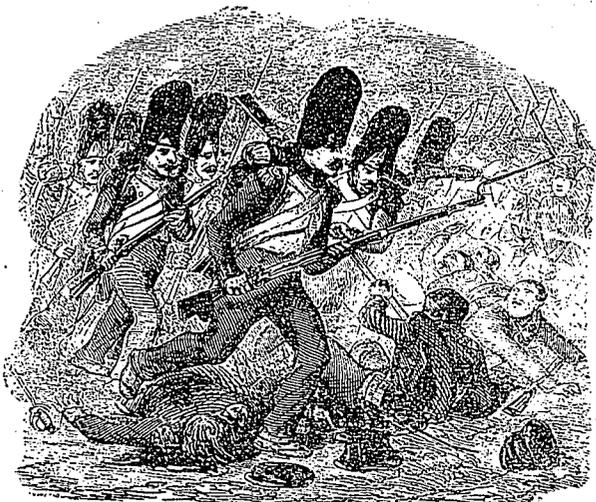


de Bulow. La précipitation et la fuite des ennemis, et surtout l'obscurité, nous empêchèrent de les poursuivre.

De son côté, Wellington passa la nuit aux Quatre-Bras ; mais, instruit de la défaite de Blücher, il ordonna la retraite sur Bruxelles. L'Empereur l'avait prévu : il expédia le général Flahaut au maréchal Ney, avec l'ordre de suivre les Anglais, et d'occuper enfin la position de Quatre-Bras.

L'Empereur avait jugé que si Wellington se retirait, il ne laisserait qu'une arrière-garde aux Quatre-Bras, et que, dans le cas contraire, il serait forcé de se replier devant l'attaque combinée du maréchal et des troupes qui allaient déboucher par la route de Namur.

En effet, après avoir détaché l'aile droite, forte de cinquante mille hommes, sous les ordres du maréchal Grouchy, pour ne laisser aucun relâche à Blücher, Napoléon se porta lui-même avec soixante-cinq mille hommes, à dix heures du matin, sur Marbais, où il prit position. De ce village il expédia au maréchal Ney un nouvel ordre d'attaquer les Quatre-Bras.



Un combat de tirailleurs et la marche de Napoléon mirent décidément Wellington en retraite à une heure. Le maréchal arriva aux Quatre-Bras avec le deuxième et le premier corps, et suivait toujours le général anglais, qui parut toutefois vouloir opposer une certaine résistance en avant de la forêt de Soignes.

En effet, Wellington s'arrêta à Waterloo, où il établit son quartier général. L'Empereur marchait derrière le maréchal ; son armée était forte de soixante-sept mille hommes et de deux cent cinquante pièces de canon.

Napoléon comptait sur l'exécution du mouvement qu'il avait prescrit au maréchal Grouchy. Mais celui-ci, mal informé de la marche de Blücher, porta la plus grande partie de ses forces vers Gembloux, pendant que le général prussien, qui avait gagné trois heures sur lui, était déjà à Wavres. Le maréchal ne fit que deux lieues dans la journée, et remit au lendemain la poursuite de l'ennemi.

Cependant ses ordres sont précis. Le maréchal doit ne pas perdre de vue les Prussiens, et rendre impossible leur jonction avec l'armée de Wellington.

Qui pourrait empêcher le maréchal d'attaquer Wavres le 18 à dix heures du matin ? Ce village n'est qu'à quatre lieues de Gembloux. Cette diversion est d'autant plus importante, que tout annonce pour le lendemain une grande bataille ; Napoléon la désire, car il espère frapper un coup décisif avant que la coalition ait jeté tous ses soldats sur la France.

La coopération de Grouchy était pour Napoléon le gage du triomphe ; la seule crainte qu'il éprouvât, c'était que Wellington n'osât l'attendre dans les plaines de Waterloo ; et, la nuit, il visita les lignes des grands gardes, pour s'assurer si l'ennemi ne lui abandonnait pas le champ de bataille.

Enfin l'aurore vient dissiper ses inquiétudes ; toute l'armée est devant lui ; les rayons du soleil ont éclairci tout à coup l'atmosphère, chargée depuis quelques jours de nuages orageux.

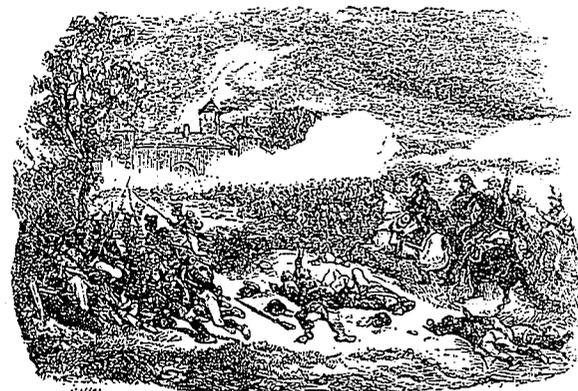
Les troupes anglo-bataves, rangées en bataille sur la chaussée de Charleroi à Bruxelles, en avant de la forêt de Soignes occupaient les hauteurs, depuis le plateau qui domine le château de Hougomont, jusqu'au penchant d'un autre plateau près des fermes de la Haie et de Papelotte.

La position de Hougomont, à la gauche des Anglais, devenait pour eux de la plus grande importance, car c'était par là que les Prussiens devaient les joindre. Wellington y avait jeté ses plus braves soldats ; c'est sur ce point aussi que Napoléon dirige la première attaque.

Jérôme, qui en est chargé, enlève le bois de Hougomont ; prise et reprise plusieurs fois, cette position reste enfin en notre pouvoir. Mais l'ennemi s'est maintenu dans le château, qu'il a crénelé avec soin, et qui renferme ses meilleures troupes ; le général Reille reçoit

l'ordre de mettre le feu à ce château avec une batterie d'obusiers.

A la droite, le comte d'Erlon, appuyé par une immense artillerie, se porte vers le village de Mont-Saint-Jean. Là éclate une épouvantable canonnade qui porte le ravage dans les rangs de l'infanterie anglaise et balaye le plateau.



Napoléon, après avoir parcouru toute la ligne, au milieu de l'enthousiasme de ses troupes, se place sur une éminence près de la ferme de la Belle-Alliance, d'où il peut embrasser toutes les parties du champ de bataille disposer de ses réserves, et s'élançant à leur tête partout où le danger appellera sa présence.

Napoléon allait faire attaquer le centre de l'armée anglaise par le maréchal Ney, quand il aperçut un corps de troupes sur les hauteurs de Loint-Lambert. Sont-ce les divisions que l'Empereur a envoyé demander à Grouchy pour le secourir contre Wellington ? Une lettre interceptée lève bientôt tous les doutes, en apprenant que Bulow vient, avec ses trente mille hommes, occuper l'intervalle entre l'armée française et le corps de Grouchy.

Mais si ce maréchal n'a pu arrêter Bulow, ou s'est laissé devancer par lui, sans doute il arrive sur ces derrières ; il suit l'armée prussienne qu'il occupera assez longtemps pour que Napoléon en finisse avec Wellington.

En attendant, l'ennemi a quatre-vingt-dix mille hommes à opposer aux soixante-cinq mille hommes de Napoléon, qui est forcé de changer ses dispositions et de se priver d'une partie de sa réserve, afin d'empêcher l'attaque dont un nouvel ennemi le menace.

(à suivre)